

JOURNAL DE ROUBAIX

POLITIQUE, COMMERCE, INDUSTRIE

ANNONCES JUDICIAIRES, ADMINISTRATIVES & COMMERCIALES

BULLETIN COMMERCIAL DE ROUBAIX ET TOURCOING

Ce journal paraît les Mercredi, Vendredi et Dimanche.
Il est distribué en ville dans la soirée qui précède sa date.

ABONNEMENT :
 Pour Roubaix, 25 francs par an.
 » » 14 » six mois.
 » » 7 50 » trois mois.

Les lettres, réclamations et annonces doivent être adressées au rédacteur-gérant, bureau du Journal, Grande-Rue, 56.

On rend compte des ouvrages dont l'auteur dépose deux exemplaires.

On s'abonne et l'on reçoit les annonces, à Paris, chez MM. LAFITTE, BULLIER et Co, 20, rue de la Banque.

Le JOURNAL DE ROUBAIX est seul désigné pour la publication des annonces de MM. HAVAS, LAFITTE, BULLIER et Co, pour les villes de Roubaix et Tourcoing.

ROUBAIX

6 janvier 1863.

Les dépêches reçues d'Athènes annoncent qu'il règne dans cette ville de grandes inquiétudes au sujet de la division qui existe parmi les membres du gouvernement provisoire. On attend avec impatience le jour où l'on pourra asseoir les bases d'un gouvernement solide. La question ne sera vidée que par l'assemblée nationale dont tous les membres sont loin d'être arrivés à leur poste.

La Nation croit savoir que l'Empereur a adressé une lettre autographe à M. Jurien de la Gravière par le dernier départ des Transatlantiques, pour lui communiquer ses plans personnels sur l'expédition mexicaine et lui demander un rapport détaillé sur l'état du corps expéditionnaire, ainsi que sur les éléments de succès mis à la disposition du général Forey. L'Empereur insisterait sur la nécessité d'être éclairé avec une complète exactitude en ce qui concerne l'état de l'opinion publique au Mexique vis-à-vis des Français.

Il est probable que la réponse de l'amiral Jurien de la Gravière et celle du général Forey seront datées de Mexico, car on pense que nos troupes se mettront en marche pour cette capitale vers le 20 de ce mois, et personne ne doute qu'elles ne triomphent promptement de tous les obstacles qu'on pourra leur opposer.

Le nouveau ministre envoie sans cesse de Turin aux autorités de l'Italie méridionale, des circulaires, des proclamations, des décrets, qui attestent combien sont précieuses les rapports au gouvernement central avec l'Italie méridionale.

Le général de La Marmora s'est refusé dit-on, à entrer en relations personnelles avec les membres de la commission d'enquête nommée par la Chambre des députés de Turin. Il regarde, dit-on, cette commission comme ne pouvant amener que des complications sans aucun profit pour personne.

On écrit de Berlin que l'ordre a été donné d'appeler les réserves des troupes formant les garnisons prussiennes dans les forteresses fédérales. Cette mesure donne lieu à de nombreux commentaires.

Les dernières nouvelles reçues de New-York nous apprennent qu'on signe dans cette ville et dans tous les grands centres de population, des adresses qui ont pour but d'obtenir la cessation de la guerre. Ces manifestations vont chaque jour grandissant et les populations du Nord sont fatiguées d'une lutte dont les résultats n'ont fait que compromettre les intérêts du pays.

On lit dans le *Moniteur* :
 « Par suite du développement qu'ont pris, depuis quelques années, nos échanges avec la partie de la côte occidentale d'Afrique où l'Europe s'approvisionne principalement d'huile de palme, il était nécessaire d'assurer aux intérêts français engagés dans ce commerce l'appui permanent d'un agent officiel du gouvernement de l'Empereur. Le département des affaires étrangères vient, en conséquence d'instituer à Whydah une agence consulaire dont il a confié la gestion à M. Marius Daumas. Cet agent sera accrédité en qualité de vice-consul auprès des rois de Dahomey et de Portonovo ; la connaissance qu'il possède du pays, l'influence qu'il est déjà parvenu à y acquérir, lui permettront de seconder, en les protégeant au besoin, les opérations de notre marine marchande sur la côte de Benin, et d'aider, par ses conseils, nos nationaux à recueillir la part de bénéfices qui doit leur revenir sur ce marché. »

J. REBOUX.

Le journal la *France* paraissait craindre que l'Empereur, comme le bruit en la cour, n'eût pris la résolution de s'abstenir du discours du Trône. L'ancien *Echo de la Presse*, devenu la *Nation*, sous la direction de M. Granier de Cassagnac, affirme que ces craintes sont absolument chimériques.

Le *Bulletin de Paris* publie à ses dernières nouvelles la note suivante, qui

contient les renseignements dont nous lui laissons l'entière responsabilité :

« On remarque, dans les diverses mairies de Paris, une grande affluence de citoyens qui vont se renseigner sur la confection des listes électorales. Ces démarches confirment l'opinion d'après laquelle les scrutins politiques de 1863 réuniront un nombre de votes bien supérieur à celui constaté lors des précédents comices. On parle déjà, dans un certain nombre de circonscriptions, de candidatures appartenant aux anciens partis devant se produire en opposition avec celles que patronnera le gouvernement. »

M. Thiers est porté à Rouen, M. Guizot à Lisieux, M. Dufaure à Angoulême, M. Havin à Saint-Lô, M. de Falloux à Rennes, M. de Montalembert à Besançon, M. Hebert au Havre, M. Berryer à Marseille, M. Casimir Périer à Troyes, M. Victor Lefranc à Mont-de-Marsan, etc. Rien ne paraît encore décidé quant à l'attitude que prendra l'administration vis-à-vis de plusieurs députés qui, tout en protestant de leurs sympathies napoléoniennes, ont pris parti pour le Pape contre l'unité italienne. »

La séance d'ouverture de la session législative excite déjà un vif intérêt. Les grandes questions qui s'agitent en Europe trouveront certainement, dans le discours de l'Empereur, cette appréciation impartiale et élevée à laquelle l'opinion est habituée.

Cette solennité politique aura lieu à deux heures, dans la salle des Etats.

Le lendemain 13 janvier, le Sénat et le Corps législatif se réuniront pour constituer leurs bureaux jeudi, 15, pour nommer la commission de l'Adresse qui, aux termes du règlement, doit être composée de dix membres.

La discussion de l'Adresse commencera au Sénat à la fin de janvier, et au Corps législatif, vers le 15 février.

(La France).

Le *Globe* fait suivre ses dernières nouvelles du Mexique des réflexions suivantes :

« Vingt-cinq mille soldats français bien commandés n'ont rien à craindre sur la route de Mexico, s'ils peuvent s'assurer des bêtes de somme, des vivres, et garantir leur ligne de communication. Pour l'honneur de la France, qu'ils ont à venger, et sans parler de la gloire qu'ils ont à acquérir, il n'est au Mexique de dangers qu'ils ne puissent affronter et surmonter, et nous sommes surpris de la vague appré-

hension d'infortune qui paraît peser sur quelques-uns de nos confrères français. Mais quel que puisse être le résultat de la marche du général Forey en commençant, il est évident que l'entreprise, conduite maintenant sur une large échelle, doit être menée à bonne fin et couronnée par la victoire. »

On écrit de Gibraltar, le 28 décembre, que la division navale aux ordres du contre-amiral Smart venait de mouiller sur rade. Cette division, arrivée de Lisbonne, se compose des frégates cuirassées *Warrior*, *Black-Prince*, *Defense*, *Resistance* et du vaisseau à vapeur *Revenge*. Elle est chargée de faire des expériences comparatives de marche pour les bâtiments cuirassés.

Le gouverneur avait réuni la veille la garnison de la place, et dans une allocution très vive, il avait déclaré que le bruit qui avait couru de la cession de Gibraltar à l'Espagne était de la plus complète inexactitude.

Les dernières nouvelles de Persé ont produit à St.-Petersbourg une profonde impression.

Le courrier de Constantinople a apporté au représentant de la cour de Teheran des dépêches qui lui enjoignent, dit-on, de réclamer les bons offices de la Russie pour faire cesser le gouvernement du shah des graves difficultés dans lesquelles il se trouve par suite de la prise de Hérat.

L'opinion générale à Teheran est que Dost Mohammed, prince des Afghans, en envahissant le Hérat, a agi à l'instigation des agents anglais.

On écrit d'Athènes, 26 décembre :

« La situation intérieure s'est compliquée depuis quelques jours. La division s'est mise dans le gouvernement provisoire. Une partie considérable du ministère ayant avec elle le commandant de la garde nationale, M. Coroné, est en scission complète avec le chef du gouvernement, M. Boulgaris, qui s'appuie sur le ministre de la guerre, M. Mavromichali. La question sera vidée par l'assemblée nationale, dont les membres présents se sont déjà réunis lundi passé, mais qui sont loin encore d'être en nombre pour siéger régulièrement. »

Le gouvernement provisoire est fort embarrassé ; il ne peut pas encore s'appuyer sur la Chambre qui ne sera pas en nombre avant huit jours, et en attendant,

il pourrait bien être renversé par MM. Tricoupi et Mavrocordati qui représentent les idées anglaises. Ces Messieurs seront peut-être obligés de compter avec le fils du général Grivas, arrivé depuis cinq jours à Athènes.

M. Grivas élu député dans l'Acarnanie jouit d'une grande influence à cause de son nom et du rôle qu'il a joué dans la révolte de Nauplie ; or, il est loin de se montrer dévoué à l'Angleterre, la preuve en est qu'il a dissuadé les électeurs de plusieurs communes acarnaniennes de voter pour le prince Alfred, il leur a conseillé de s'abstenir, et elles se sont abstenues.

Tous les adversaires de l'Angleterre se réunissent chez le fils du général Grivas et l'on prétend qu'il est disposé à déjouer toutes les intrigues dont nous sommes les témoins depuis la révolution. Il n'est pas certain que la majorité de la Chambre soit dévouée à l'Angleterre. On peut donc s'attendre à des débats très animés mais qui ne commenceront peut-être pas bientôt, car on a l'habitude ici, de procéder avec assez de lenteur.

QUESTION DU COURTAGÉ.

Le nombre des courtiers de commerce étant limité, et ses agents étant nommés par décret, un commissionnaire en marchandises qui fait des opérations analogues à celles des courtiers peut être poursuivi pour courtagé clandestin, alors même qu'il a facturé ou fait facturer en son nom ses ventes et ses achats, engageant ainsi sa responsabilité personnelle.

Un commissionnaire de Reims, M. Poupart, s'étant rendu coupable de ce délit, a été poursuivi par la chambre syndicale des courtiers devant le tribunal correctionnel et condamné.

Voici les termes du jugement :

« Attendu qu'il résulte de l'instruction et des débats que depuis moins de trois ans Poupart a été en rapport d'affaires, notamment avec les sieurs John Hardy, Emouff, Riquetteaux, etc. ; »

« Que dans les affaires traitées pour le compte de ces négociants, et dont le chiffre relevé sur les livres s'élève à plus de 400,000 francs, il a été purement et simplement intermédiaire entre les vendeurs et les acheteurs, recherchant les uns et les autres, recevant, demandant et envoyant les échantillons, se livrant à toutes les démarches nécessaires pour procurer l'accord des volontés des parties, percevant une commission le plus souvent du vendeur et quelquefois de l'acheteur, faisant enfin tous les actes d'entremise »

FEUILLETON DU JOURNAL DE ROUBAIX DU 7 JANVIER 1863.

— N° 27. —

LES DEUX FRÈRES.

CHAPITRE XXI. (Suite).

Il était grand temps du reste, qu'Hermann revint à lui, car le docteur entra presque aussitôt et s'écria avec un sourire des plus bienveillants :

« Tiens ! voyez un peu ! ne dirait-on pas un jeune couple de mariés dejeunant on tête à tête ? Eh bien, Hulda, que te semble d'Hermann ? est-ce toujours bien lui ? est-il toujours le même ? »

— Non, mon père, nullement ; je ne sais, mais il me semble que cela provient de ses grands favoris noirs.

— Comment ! tu as toujours trouvé que les favoris vont très-bien à une figure mâle.

— Aussi n'ai-je pas prétendu qu'ils lui vont mal ; je dis seulement qu'ils le changent du tout au tout, et puis... et puis...

— Et puis, il a contracté sans doute quelques petits défauts ? interrompt Bundler avec une feinte surprise. Ma foi, je ne dis pas non.

— Ma chère, ma bonne Hulda, est-ce que tu m'en veux ? aurais-je été réelle-

ment trop osé ? demanda Hermann avec émotion.

— Trop osé ! quant à cela, je l'ignore, balbutia-t-elle dans sa candeur ; mais il ne me viendra jamais à l'esprit de l'en vouloir, mon cher Hermann. Je désirerais seulement te voir tel que tu as toujours été.

— Oh ! il n'y a pas de danger à cet égard, dit le père. Tu peux, Hulda, te mettre à lui donner des leçons et à le tenir aussi sévèrement qu'il te tenait autrefois quand tu n'avais pas fait tes devoirs. Et vous ne tarderez pas à être d'accord sur la meilleure méthode à suivre. »

La-dessus, le docteur prit son futur gendre par le bras ; ils se dirigèrent vers l'appartement du malade et s'arrêtèrent à la porte.

« Eh bien, Hermann, demanda Bundler, que dis-tu de ta jeune fiancée ? »

— O mon père, qu'en dirais-je ? je suis si troublé, si surpris ! Si un jour elle est à moi, c'est-à-dire si je puis conquérir son cœur, alors... grand Dieu ! ce serait par trop de félicité pour moi !

— Bah ! quelle idée te prend-il ? Toi qui as toujours été un garçon si raisonnable, vas-tu l'envoyer tout à coup vers les régions éthérées ! Il est toujours temps d'aller au ciel ; mais je me réjouis de tout mon cœur que tu saches, en attendant, te contenter du bonheur terrestre. Allons, adieu ! ne tarde pas trop à venir voir Caroline, ou elle se désespérera. »

A ces mots, ils se séparèrent, et Hermann entra dans la pièce qui précédait la chambre du malade. Elfride était debout au milieu ; les trois dernières années avaient porté à ses charmes physiques une atteinte d'autant plus sensible que pas l'ombre de beauté morale ne se reflétait

sur son visage pâle. Elle n'avait conservé que le feu de ses regards, dont les éclairs paraissaient plus étincelants à mesure que ses traits devenaient plus prononcés et plus anguleux.

Lorsque Hermann s'approcha respectueusement pour lui baiser la main, elle l'accueillit par ces mots d'une médiocre tendresse :

« Ah ! le tour de la mère vient donc enfin ! Je trouve que tu n'as pas changé et que tu rapporles sous le toit paternel les mêmes nobles qualités que tu en emportas il y a trois ans. J'avais espéré que le temps et la réflexion apprendraient à témoigner plus d'égards à celle que tu honores du nom de mère. »

Le sentiment délicieux qui le pénétrait tout entier disposait Hermann à l'humilité et à la douceur. Il répondit donc d'un air suppliant :

« Pardonnez-moi, ma chère mère, si le bonheur de revoir la compagne de mon enfance m'a fait oublier le devoir qui aurait dû m'amener tout d'abord auprès de vous, et agréer ma sincère et cordiale assurance que, bien loin de vouloir le moins du monde vous manquer d'égards, je m'appliquerai sans cesse et de toutes mes forces, au contraire, à obéir à vos ordres et à vous assister en fils dévoué dans cette heure de douloureuse épreuve qui se prépare pour nous. »

A ces mots partis du cœur, l'expression du regard d'Elfride se modifia sensiblement. Un faible reflet de son gracieux sourire d'autrefois passa même sur ses lèvres décolorées, et, tendant d'un air aimable sa joue flétrie à Hermann, elle lui dit d'un ton affectueux :

« Je te remercie de ces paroles, et j'espère n'avoir jamais lieu d'en revouer en

doute la sincérité. Ce qui m'affligeait tout à l'heure, c'était la pensée que la légère négligence dont tu t'es rendu coupable pourrait bien provenir d'un parti pris de rager, dès le début, en digne auxiliaire, aux côtés du docteur, tandis que moi, pauvre veuve — ici elle trouva l'occasion de recourir à son ancien manège du mouchoir — je resterais délaissée, seule avec mon fils mineur, et incapable de défendre mes droits, que Bundler s'arrogera, sans doute. »

— O mère ! n'ait pas si mauvaise opinion de cet homme d'honneur. Il respectera toujours la dernière volonté, la dernière prière de mon père, et cette prière te concernait.

— En vérité ? s'écria Elfride, dont le visage s'éclaircit. Tout espoir n'a-t-il pas abandonné donc pas, car les paroles d'un mourant sont sacrées. Dieu le récompense ! depuis notre mariage, il n'a pas cessé d'être un ange de patience et de bonté. Et moi, je l'avoue, je n'ai pas toujours mérité son indulgent douceur. »

Peut-être était-ce la première fois depuis bien des années qu'un sentiment si vrai et si profond s'emparait d'elle. Des larmes sincères coulaient sur ses joues. Avoient-elles leur source dans un véritable repentir, fruit de la générosité de son mari, ou dans l'effroi de l'avenir qui l'attendait sous la dépendance de Bundler ? Bref, en ce moment, elle avait l'air d'une Madeleine repentante.

Profondément ému et saisi d'un respect plus tendre que celui qu'il avait témoigné jusqu'alors à sa belle-mère, Hermann la prit par la main et la conduisit dans la pièce voisine, au chevet du malade. En voyant la mère et le fils ainsi réunis et leur émotion mutuelle, Dahl ressentit une

impression d'une merveilleuse douceur, un avant-goût de la félicité céleste. Tous deux s'agenouillèrent et Elfride appuya en sanglotant sa tête sur le bras de son mari. D'une voix si basse qu'elle ne fut entendue que de lui seul — Hermann ne fit que deviner ce qu'elle disait — elle exhala sa douleur et son repentir, et implora son pardon.

Bientôt Louis entra, et Hermann, malgré sa profonde émotion, s'aparcut, avec autant d'effroi que de surprise, que l'extérieur de son frère trahissait une vie déréglée. Il frissonna, et se permit solennellement de ne rien négliger de ce qui pourrait le ramener dans la voie de l'honneur et du devoir.

Sur un signe de Dahl, les deux frères se tendirent la main ; mais Louis paraissait plutôt contraint et embarrassé que joyeux ou repentant. Il était de glace et ne s'attendait même pas aux douces paroles que lui adressa son père. Enfin le malade témoigna le désir de rester seul avec lui. Elfride se retira dans sa chambre, et Hermann courut chez le docteur.

Nous essaierions en vain de dépendre la joie qu'éprouverait à se revoir la bonne, l'aimante Caroline et le favori de son cœur. Une scène si belle, si sainte et si intime n'est pas faite pour la plume ; car comment la rendre assez fidèlement pour ne pas la profaner ?

Nous passerons donc sous silence leurs premiers épanchements de tendresse et de bonheur. Enfin, ils pouvaient causer à leur aise, avec l'intimité de beaux jours d'autrefois, dans la petite pièce qui avait renfermé les berceaux des frères de lait ! Comme si une puissance secrète les eût empêché tous les deux d'aborder la question la plus chère au cœur d'Hermann,